

On en parle

Le « vice-champion » CB sur l'hôtel de ville

Pas de festivités hier à Cholet après la défaite de Cholet Basket, mais une nouvelle banderole accrochée au fronton de l'hôtel de ville. L'ancienne banderole célébrant les « Champions de France » a été décrochée au profit d'une seconde au profit cette fois des « Vice-champions 2011 ». La phrase « Que de beaux moments ! » accompagne une photo évoquant la saison qui s'achève.



Le Courrier de l'Ouest – Mercredi 15 juin 2011



Pour reprendre l'immense banderolle de 100 m² posée dès dimanche matin à 8 h 30 par une équipe du Centre Technique Municipal sur le fronton de l'Hôtel de Ville (en haut à droite), Cholet Basket, vice champion de France 2011, a fait vivre de beaux moments au fidèle public de La Meilleraie au cours de toute la saison passée. Cette dernière photo de Samuel Mejia prise à l'issue de son dernier match à Cholet en est tout le symbole.

Synergences Hebdo – Vendredi 17 juin 2011



Le point de vue de...



Pas moins de 6 000 Choletais étaient à Bercy pour soutenir CB. Tous donnèrent de la voix...



Les supporters de Nancy suivis des supporters choletais parmi lesquels on reconnaît Gilles Bourdoux ainsi que Franck Delamare, directeur de l'entreprise Suez Environnement-Lyonnaise des Eaux basée à Cholet.



... et n'ont pas ménagé leur soutien.



Mouchoir géant...

Synergences hebdo était bien sûr à Bercy et a vécu, avec les 6 000 Choletais présents, cette rencontre entre Cholet Basket et Nancy. Que d'émotions partagées...

Deux jours après cette finale perdue de si peu, Gilles Bourdoux, maire de Cholet et président de la Communauté d'Agglomération du Choletais est venu à notre rédaction lundi après-midi nous remettre son point de vue que nous publions dans son intégralité.

HUMEUR SOUS LES PANIERS

Si je m'exprime aujourd'hui à l'issue de la saison de basket-ball, c'est en tant que président de la CAC qui propose chaque année à son Conseil de voter une subvention conséquente dont l'objet, outre d'apporter un spectacle au public constitué très particulièrement de contribuables de l'agglomération, est de promouvoir l'image du territoire.

Sans remonter à l'époque où le sport professionnel était compétence municipale mais en prenant pour point de départ le passage à une compétence intercommunale en 2001, ce sont près de 11 millions d'euros versés en subventions et prestations de services, sans oublier un million d'euros d'investissements divers pour la salle, notamment pour répondre aux exigences changeantes de la Ligue et de la Fédération qui ravissent les fabricants de matériel sportif. Et je passe sur quelques coûts indirects.

Quant à une future salle dite polyvalente dont on sait qu'elle sera prioritairement dédiée au basket, je serai sans doute modeste en avançant un budget de 30 millions d'euros.

Quand je constate l'engagement des dirigeants et du staff du club, quand j'observe l'esprit collectif et solidaire de l'équipe, quand je vois l'enthousiasme et la fierté des supporters transformant Bercy en véritable mer rouge, je me dis que l'argent public n'est pas gaspillé.

Cependant, ce sont les élus que nous sommes qui remettons en jeu notre responsabilité tous les six ans devant nos concitoyens. Cela donne des droits.

Cela fait aussi partager une certitude avec les sportifs : seule la victoire est belle. Dites à un homme politique battu à une élection qu'il a fait une bonne campagne électorale...

QUE DIRE ?

Le dimanche 13 juin 2010, Cholet Basket nous avait donné l'immense joie d'un titre de champion de France en ayant achevé la saison régulière en première place, situation qui s'était dessinée tardivement.

Au crépuscule de cette saison, que dire ?

Le parcours est bien sûr plus satisfaisant. Une épopée très convaincante en Euroclique. Un championnat dominé de bout en bout. Deux tours de play-offs sans défaite. Une finale pas du meilleur niveau de l'équipe avec un adversaire à la réussite insolente. Et pourtant on échoue à seulement 2 points !

Mais Villeurbanne a gagné le Trophée des As, Chalon la Coupe de France et Nancy est champion de France. Parce que sur un match, une fébrilité de quelques minutes, une maladresse sur quelques tirs ne pardonnent pas.

Parce qu'au plan national des irresponsables qui n'avancent aucun euro et qui s'élisent entre eux dans un système de consanguinité malsaine croyant copier le système américain font jouer une saison à la roulette russe. Un match sec est un non-sens. Surtout quand il se déroule 11 jours après le deuxième match de demi-finale. Il eut été sans doute trop compliqué de programmer la belle éventuelle le mardi précédent le week-end de la finale, ce qui ne laisse qu'une semaine en cas de victoire en deux manches. Et que l'on ne me dise pas que c'est pour organiser le déplacement des supporters. Cela peut se faire en 48 heures. Le temps laissé aux clubs n'empêche pas une gestion désastreuse des instances nationales qui nous faisait découvrir des centaines de places vides samedi. D'ailleurs, si on balayait l'hypothèse de la finale à Bercy, la transhumance massive des supporters des quatre clubs (Pro A et Pro B) serait évitée.

UN CERCLE VICIEUX

Comment dans ces conditions espérer voir briller des clubs français au plan européen ? Depuis des années, ce n'est jamais le même club qui joue l'Euroclique. Ce type de compétition demande de l'expérience et des participations répétées. C'est un cercle vicieux. Les mauvais résultats français limitent le nombre de nos clubs en compétition. Le nombre limité de clubs en compétition entraîne les mauvais résultats...

Les play-offs sont naturels aux États-Unis dans la mesure où il y a deux championnats et qu'il faut que s'opposent à l'issue de la saison régulière les meilleurs des deux conférences pour désigner le champion.

Gardons les play-offs mais poussons la logique jusqu'au bout. Il faut jouer la finale en deux manches gagnantes, voire en trois. Bien sûr, la nomenclature du basket français ne pourra plus faire un de ces coûteux raputs annuels à Bercy.

On me dit que le match est télévisé et que c'est positif pour la médiatisation du basket. Je pouffe ! Le samedi d'un week-end de Pentecôte à 17 h 05 sur Canal Plus. J'ai écouté les flashes sur la première radio, RTL, toute la matinée de ce samedi : pas un mot sur la finale de basket. Ce sport a raté le tournant de 2000 à Sydney quand l'équipe de France emmenée par Jim Bilba fut vice-championne olympique derrière l'invincible Dream Team américaine. Depuis c'est le vide médiatique.

La finale du championnat de rugby (dont tous les tours de play-offs se jouent sur un match) est diffusée un samedi soir sur France 2. L'influence du rugby reste très géographique. Le rugby rassemble 360 000 licenciés. Le basket 460 000 ! Cherchez l'erreur.

MERCI !

Ne désespérons pas. «Ils» réfléchissent. «Ils» ont pondu une idée géniale pour 2011-2012. Les quarts de finale en deux manches gagnantes ; les demies en trois manches gagnantes et la finale... en une manche à Bercy ! J'ignorais que Guignol était basketteur... L'ineptie des dirigeants sportifs nationaux n'est certes pas propre au basket-ball. On sait depuis longtemps que le football détient la palme. Mais il faudra un jour que ces gens comprennent qu'ils vivent (souvent grassement) sur l'argent de l'État et des collectivités, donc des contribuables qui sont aussi licenciés, supporters, entreprises sponsors.

En tant qu' élu, je crie ASSEZ.

En attendant MERCI aux bénévoles présents à chaque match à La Moilleraie, MERCI au public fidèle, MERCI aux entreprises locales.

Et MERCI à Erman Kunter et son staff, à Samuel Mejia et ses coéquipiers.

Notre déception partagée et légitime ne doit pas nous faire oublier les merveilleux moments vécus tout au long de la saison.

Gilles Bourdoux

ON N'ETAIT PAS LOIN

Cholet Basket va-t-il conserver son titre de champion ?

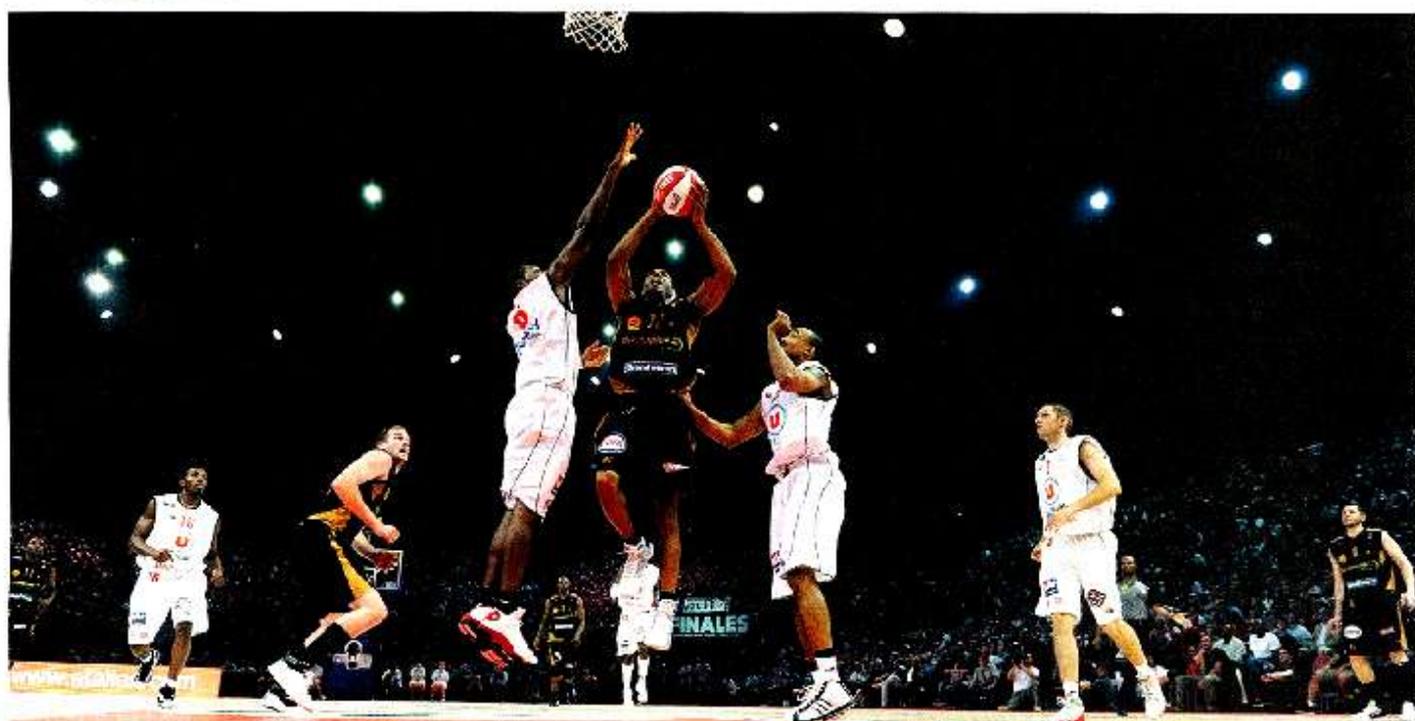
Notre pronostic **OUI**

- **Le débriefing** - Sans le traître panier de Linehan à trois secondes du buzzer, qui sait si CB n'aurait pas fini par dompter les Couguars nancéiens samedi dernier en finale de Pro A, dans la fiévreuse enceinte de Bercy ? Au lieu de quoi, les hommes d'Erman Kunter, pourtant impressionnants en play-offs et leaders de la saison régulière, ont flanché très près du but, manquant l'occasion d'un doublé historique.



Le Courrier de l'Ouest – Jeudi 16 juin 2011





LE SLUC, DEUXIÈME TITRE

ICI, C'EST NANCY!

Ici c'est Bercy et c'est Nancy, premier club couronné deux fois en ces lieux (76-74 samedi), après 2008 – déjà avec Jean-Luc Monschau au coaching –, un club remarquable de stabilité dans la performance, comme son entraîneur. C'est Bercy et c'est John Linehan, déjà champion l'an dernier avec Cholet. C'est Bercy et c'était excitant jusqu'à la dernière seconde.

Par Fabien FRICONNET

Cette fois-ci, il n'a pas pleuré. Enfin, pas devant les journalistes. Enfin, pas trop, quoi. En 2008, quand son SLUC avait épargné les larmes qui coulaient encore des trois finales perdues consécutivement à Bercy, la digue avait cédé et Jean-Luc Monschau avait craqué. L'émure s'était rendi lée. Il avait pensé à son papa, décédé peu avant. Son petit frère Christian se serait alors dans l'embrasure de la porte qui donne sur la salle de conférence de presse, et lui aussi avait la gorge nouée et les yeux rouges. Mais cette fois, non. Jean-Luc Monschau est arrivé tel qu'en lui-même, mi-solo, que ni-laquin, rigolard et sérieux alternativement. Champion, cela n'était plus une première pour le moyen des coaches, EO berges. L'adrénaline, sans doute, puisait-elle encore un peu, qui aide les nerfs à maintenir le tout en place. Et

2008, le SLUC avait pu longuement célébrer au fil du dernier quart d'heure, tant la Chorale de Roanne n'avait pas existé. Samedi, à Bercy, ce fut différent. Il faillit serrer les dents, et le reste. Jusqu'à ce que le ballon de l'égalisation, celui qui partit des mains de Sammy Mejia, dans une position difficile, s'échouât loin de la cible, tandis qu'au loin le buzzer était rendu quasi inaudible par l'exultant brouhaha des Cougars dans les tribunes.

Il fallut serrer les dents, et le reste

Il fallut s'accrocher au bastin-queue, et parfois aux cordas, car l'il n'y eut pas de KO cette fois-ci, quand bien même Nancy aurait emporté la décision aux points s'il s'était agi d'un sport de combat. Ne fut-ce pas le favori, le champion en titre, qui prit les devants ? Par William Gradit, le fantomatique Antywane Robinson (pour le premier de ses deux paniers du match, son deuxième en vingt-trois tenta

Tremell Darden s'envole vers le panier et avec lui le SLUC vers un deuxième titre.

Lives depuis les demi-finales, puis Poirain Dupont (un dunk), alors qu'Akin Avinghalo s'enfermait dans le nasse choletaise. Six à zéro, donc, en trois minutes. Ce fut la dernière fois que Cholet eut un tant soit peu la main sur le match. Nancy est une équipe de rassurants, sinon comment aurait-elle déjoué tous les pronostics (y compris les nôtres, on ne s'en cache pas) ? Victor Samnick trouva l'angle à trois points, La garrot, Victor, si précieux ! Économisé (22 minutes) et décisif (15 points à 5/6 et 4 rebonds), MVP alternatif si la palme n'avait été cédonnée à Linehan. Puis, à sa suite, il y eut Coano, l'insaisissable, Darden, sans bruit, et encore Darden. Et encore Deane, sur un 10-0 du SLUC, pour passer à 13-8 à la cinquième minute. Cinq minutes seulement, mais déjà beaucoup à voir et à ressentir.

Ne joue pas avec l'adresse indiquée

Quoi ? La défense du SLUC. Bien, la défense du SLUC ! C'est l'arme de Cholet, on l'a constaté à l' longueur d'année. La dureté, les espaces comprimés, tout cela, c'est du Cholet. C'est du Nancy aussi, pour ceux qui n'auraient pas remarqué. Demandez à Sammy Mejia, pris à deux très haut sur les pick'n'rolls à l'image de ce que fait Dalas avec LeBron James (le basket c'est le basket). Demandez à Mejia, donc, 4/10 aux tirs, forcé de forcer, coupé des autres. Qui d'autre ? L'adresse. Celle de loin, celle qui pèse.

Premier quart temps : 0/3 pour Cholet, 2/3 pour Nancy. L'anecdote de dix minutes s'en allait devenir la vérité de quarante (lisez donc Jean-Luc Monschau, par ai leurs).

puis que ça fera 0/7 contre 6/9 à la pause, puis 3/7 contre 9/16 à la clôture des comptes.

Cuoi d'autre ? La maîtrise. De son jeu et de celui de l'autre. C'est Nancy qui dicta le match, c'est Cholet qui le subit. Ça a à voir avec la maîtrise émotionnelle, celle du phys que aussi (lisez donc Erman Kunter qui se plaint de ses onze jours d'attente, par ailleurs), ma s également celle des fautes.

Un moment, on crut que cela serait l'histoire du jour, quand les petites lumières vertes s'allumaient sur le tableau d'affichage en face de Gradit (7 après cinq minutes), Mejia (2 après sept minutes), Samnick (2 après huit minutes), et ainsi de suite. Mais non. JLM et Erman Kunter gèrent leur banc et ça ne se vit pas trop que ça clignotait. Coaching gagnant pour Monschau, car payant, coaching perdant pour Kunter, parce que pas payant ; c'est la loi du genre, on peut toujours refaire le monde et trouver que Fabien Causeur, formidable (16 points à 6/9), n'a pas assez joué (17 minutes), et DeMarcus Nelson trop (15 points mais à 3/12 en 27 minutes), mais si Mejia avait trouvé le cercle à la sonnerie, on n'en parlerait même pas. Un moment, aussi, on crut à une sorte de miracle Mamoutou Diarra. Pas une seconde de temps ce jeu en playoffs, onze rien qu'à la mi-temps samedi. C. des bonnes minutes, avec ça ! Six points (plus une claquette accordée en cadeau à Mejia), quatre rebonds et une passe. De quoi suturer légèrement – Nancy était monté à 24-18. Mais non, Mam ne rejouera pas – classons donc ça dans la catégorie « coaching perdant », s'il le faut.

Sinon, quo d'autre ? L'échec, dans les grandes largeurs, de Vule Avdalovic. Cinq points à 1/8, une passe, trois balles perdues, -2 d'évaluation. Sauf que là, ce fut surtout la victoire du Virus Linehan. Avec ce mal de tête, Cholet tourna en rond, se retrouvant neuf points derrière à la 11^e minute (20-29). Ce fut sur un trois points de Korny Grant ; et il fallait qu'il fût bon, Grant, pour que les rotations de Nancy fonctionnasent. Il le fit, couza points en dix-huit minutes.

Sinon, quoi d'autre ? La tête. Il ne fallait pas craquer. Cholet ne craqua pas. Pas plus à -9, donc, qu'à -6 (36-42, 19^e) ou encore à -9 (48-57, 23^e), ou encore enfin à -5 à cent secondes de la fin (69-74). Mais Nancy non plus, toujours en contrôle. Les erreurs de Cholet, ce les qui coûtent quand vous être contraint au come-back permanent, se virent plus que les autres. Et pourtant, Nancy les a eues, les périodes où ça ne va pas fort. C'est qu'ils ne sont pas commodes les attaquants de Cholet. C'est qu'elle n'est pas habile à circonvenir la défense de zone de Cholet.

Et à la fin, sur un tir

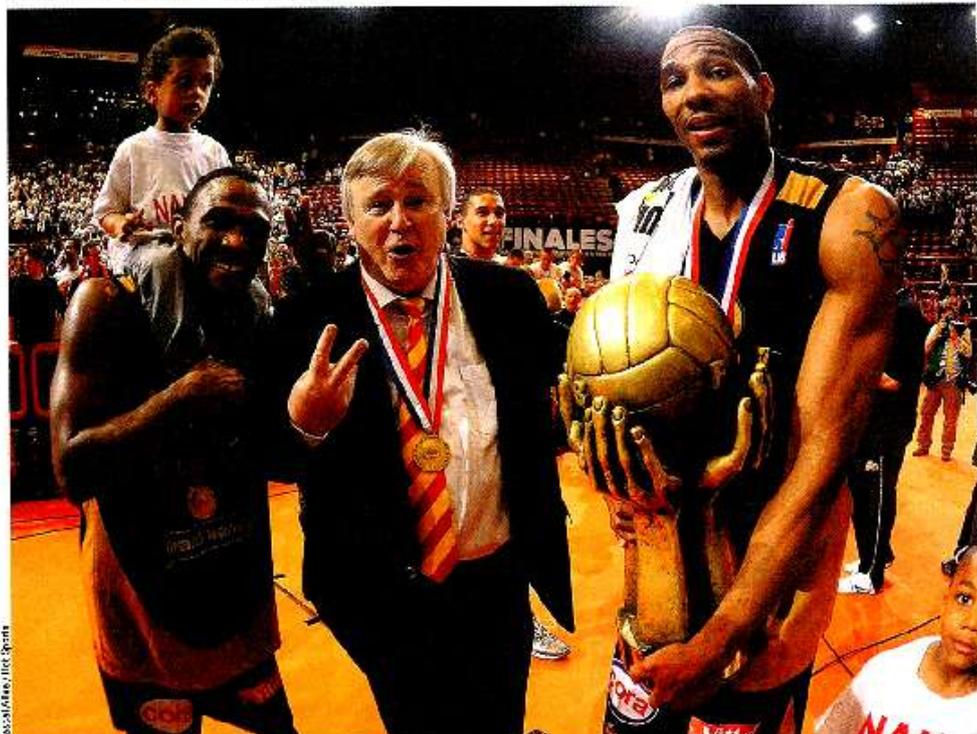
Du mais voilà. Nancy était entraîné. Et l'analyse de JLM, convaincante, rébondit, à sa manière, du sel sur les plaies de Kunter : « On a acquis une confiance dans l'attaque de zone grâce à notre confrontation contre Hyères-Toulon, notamment en jouant une belle face à une équipe qui craquait la zone, or on sait très

L'échec, dans les grandes largeurs, de Vule Avdalovic

bien que Cholet y a recours régulièrement. Contre Villeurbanne, on a eu face à nous beaucoup de joueurs qui jouaient le un-centre-un, qui devaient, c'était donc

précieux de jouer un match de plus contre une équipe comme ça car c'est aussi le jeu de Cholet. »

Et voilà. L'explication – les explications – pour le succès de Nancy. Non ? En bien, non, pas tant que cela. Car, au bout du tout, cette histoire-là, elle se joua quand même bien à l'ancienne, à l'arme blanche, sur le fil de la lame. C'est pourquoi ça fut plus beau que les trois dernières années. Au moins les trois dernières années.



Fabien FRICONNET

La dernière minute, donc, entamée sur un 43 pour le SLUC (74-71), poursuivie par un tir contré de Stephen Brun (par Randal Falkner), un trois-points raté par Robinson, un rebond offensif de Falkner, un trois-points marqué avec la planche (coquine) de Fabien Causeur (coquin) à 27 secondes du gong, un panier en déséqui libre de John Linehan (le roi des coquins) à trois secondes et trois dixièmes de la fin, puis donc un tir loupé de Sammy Mejia à six mètres.

Il n'a pas pleuré, Jean-Luc Monschau, disions-nous, pas plus qu'il n'a exulté au coup de gong. Lavez-vous vu, les meins sur les haraches, comme incroyable, alors qu'autour de lui, chacun surgissait et partait à la poursuite de John Linehan, lancé dans un sprints vers le paradis ? ■

LE BASKET PAR LES CHIFFRÉS TOUT EN UN SPEECH

Jean-Luc Monschau, c'est connu, conçoit le basket en grande partie comme un sport de chiffres. Difficile de lui donner tort. Son palmarès parle pour lui. Son analyse du succès nancéien est assez savoureuse.

La joie de John Linehan, Joan-Luc Monschau et Tremell Darden.

« Si vous m'aviez dit que l'on peut gagner une rencontre en concédant 19 rebonds offensifs contre 3 seulement pour nous, j'aurais dit... oui, à condition qu'on soit dans la tradition de notre saison, à savoir l'équipe qui fait perdre le plus de ballons à l'adversaire. Alors vérifions ce point... Pas terrible : on perd également plus de balles (ndlr : 14 contre 12). Alors comment on fait ? On n'a plus qu'une solution : obtenir plus de lancers-francs. On regarde : ça ne marche encore pas car non seulement ils en obtiennent deux de plus mais ils sont également plus adroits, 25/27 c'est énorme ! Pourtant, Cholet n'est pas réputé pour être la meilleure équipe dans ce domaine. Alors on se dit que ça n'est plus possible. À moins d'être plus adroit, en particulier en allant plus souvent dans la raquette. Mais ça n'est pas le cas non plus (ndlr : 16/32 à l'intérieur pour Cholet, contre 12/24 pour Nancy). Alors comment fait-on pour gagner le match ? Aujourd'hui, on a gagné sur un critère essentiel : il y a un différentiel aux tirs à trois-points qui est en notre faveur (ndlr : 5/16 contre 3/17). C'est aussi ça le basket. On m'a demandé avant le match quel était le critère essentiel pour gagner, j'ai répondu de façon un peu triviale : être plus adroit, car le basket est un sport d'adresse. »

Propos recueillis par Fabien FRICONNET

LE SLUC, C'EST DÉSORMAIS...



- Deux titres de champion de France : 2006 et 2011
- Trois finales de Pro A : 2005, 2005 et 2007
- Une Coupe Korac : 2002
- Une Semaine des As : 2005
- Deux finales de Coupe de France : 1997 et 2009

JOHN LINEHAN MVP

LITTLE BIG MAN

Du parfait inconnu débarqué à Paris en 2004 au roi de Bercy, qui a terminé le visage dans les mains, pour un long moment d'émotion, John Linehan a construit sa carrière comme un chef. Un petit chef. Un grand chef.

Par Fabien FRICONNET

« Ça a été un sacré voyage. » Il est arrivé il y a sept ans et on se demandait bien qui était ce petit bonhomme au visage d'adulte posé sur un corps d'adolescent gymnaste, et au sec à dos sanglé à sa parka, comme un écolier. Il errait, ainsi accoutré, les trottoirs du 16^e arrondissement et de Boulogne, aux abords de Coubertin. Vous pensez bien que les cassants n'en auraient pas fait un basketteur. Et nous ? On ne le connaissait pas, bien sûr ! Un mystère. Son CV n'apprenait rien. Cinq ans à la fop de Providence — dont une année sans jouer, la blessure déjà — agrémentés de statistiques quelconques, 11 points et 4 passes. Pas de Draft, cela va sans dire. Rien à mettre sous la dent des scouts et un (général) mètre soixante-quinze, alors... Des sélections en D League et en CBA. Et un passage chez les Harlem Globetrotters ! Bref, il est arrivé en 2004 au Paris Basket Racing, club flou racheté par « les Américains », c'est-à-dire la paire Heisher-Salwen, dirigeants agents, avec Tony Parker en lointain partenaire. L'équipe ? Composite. C.C. Harrison, Ali Bouziane, Bill Phillips, Mam Diarra, Victor Samnick, Luca Vahobe et les autres, dont des jours de passage. Et John Linehan. Toi et cela confié à un coach canadien aux attaches finlandaises, Gordon Herbert. Avec Jacques Monclar en directeur des opérations basket pour faire tenir la maison de bout. Et mieux que de bout : 4^e de la saison, 23-11 !

Alors Linehan, ça donne quoi en 2004 ? Ni bon ni mauvais, bien au contraire. Inclassable. En période, une peste, un virus. Il n'est alors ni adroit ni maladroit. Ça dépend des jours, sans que l'on puisse dire non plus qu'il soit franchement irrégulier. Ni un grand organisateur, ni un cloie. Bref, Linehan, on comprend rien. De quoi on comprend, c'est que l'année suivante, sous-cavé, il est temps qu'il quitte un PBR cessé de composite au bordélique, de l'effectif recomposé à l'effectif éphémère, et de la 4^e place à la 13^e. Il part en cours de saison à Strasbourg. De Coubertin à Bercy, il n'y a rien du tout. Quelques stations de métro ou un morceau



Steve Sabatier/IS

de périphérique. Il lui faudra pourtant passer par l'Alsace, la Lorraine déjà en 2006-07 où, blessé au genou, il ne sera pas de la défaite en finale. « Estorie en 2008-09 — champ on avec le Kalev Tallinn — et Cholet. L'an dernier. Et l'infirmité, souvent, car son petit corps est fragile.

« Ça a été un sacré voyage ! J'étais heureux de trouver un boulot à Paris. J'ai eu un bon coach, Gordy Herbert. Beaucoup de mon succès lui appartient car il e cru en moi au début, il m'a donné ma chance. J'ai beaucoup grandi comme joueur et comme être humain. Je ne suis plus aussi rapide et athlétique qu'auparavant mais ma volonté de gagner est plus forte aujourd'hui. C'est un long voyage et je suis heureux d'avoir joué si longtemps en France. J'ai beaucoup de reconnaissance pour tous mes coaches. Je suis fier de moi. »

Il parle français

Tenez, il parle même français ! Ainsi entame-t-il sa conférence de presse, avant de b. turquer vers sa langue natale : « Merci, merci ! C'est très difficile aujourd'hui. C'est un match très difficile. Les deux

équipes ont fait un bon travail. » L'accout est bon. Le sourire est large. Jojo lin.

Un match difficile, dit-il. Certes. Mais plus pour certains que pour d'autres. On pense bien sûr à Vule Avdalovic. « Sammy Mejia est un bon joueur mais notre cible était Vule. On sait que s'il joue son jeu, qu'il met ses trois-points, Cholet devient difficile à battre. C'était mon objectif : gêner Vule, ne rien lui laisser de facile. » Ainsi donc fut fait, Vule fut rendu inutile (1-2 d'évaluation), tandis que le Virus, devenu depuis Cou-

bertin un meneur, un vrai de vrai, et un bon shooter avec ça, mit sur la table ses 15 points (3/5 à trois-points), 3 rebonds et 4 passes. Et puis, of course, le dernier du sacre, une corotarie à trois secondes du gong. « J'ai juste foncé au cercle. J'ai battu Vule sur la ribbie vers la ligne de fond, je voulais juste aller au cercle. Je pensais à ça : Va au cercle, va au cercle ! »

À 33 ans, et un an de contrat qui court au SLUC, il s'agit désormais de l'IF (le league et de ses joutes enflammées et épuisantes. Le peut-il ? « Oui, je suis capable. Je suis prêt. » O' espère. C'est que, depuis sept ans, on s'est attaché. Il est de la famille, le petit bonhomme de Coubertin ! ■

« Je suis fier de moi »
John Linehan



JEFF PETERSON/IS

COLLET A DÉJÀ SON ÉQUIPE LE FANTASME!

Le sélectionneur a pu prendre les joueurs qu'il voulait. Sur le papier, si tous répondent présents, il s'agit de l'équipe la plus impressionnante jamais assemblée sous le maillot Bleu. Un bon début. Reste à prouver



Harold Belanger / IS-FLA

« Il n'y a pas de révolution. »

Vincent Collet

a raison. Cette liste, le sélectionneur aurait pu la donner à la fin de l'Euro 2009. Au moment du bilan, le coach des Bleus avait déjà exprimé son désir de

reconstruire le groupe et de le renforcer, principalement avec Joakim Noah et Mike Piétrus. Aujourd'hui, ils sont là et neuf joueurs sur les couzes étaient déjà présents en 2009, auxquels il faut ajouter Gelabale, présent en 2010. Pour sa troisième campagne, coach Collet va – enfin – pouvoir travailler avec le groupe qu'il a en tête depuis sa prise de fonction il y a un peu plus de deux ans. « Je suis content d'avoir cette équipe-là », note le sélectionneur, qui est confiant sur la présence de chacun. « Aujourd'hui, tous viennent. »

Pour toutes ces raisons, l'équipe est déjà faite. Il n'y aura pas de phase de mise en concurrence. « La continuité a une importance », fait remarquer le coach. « Donner une liste de 12 dès maintenant va aussi dans le sens de gagner du temps. Le fait pour les joueurs d'avoir déjà joué en Bleu y contribue mais j'ai surtout choisi les joueurs parce que je voulais qu'ils soient là. Par exemple, Joakim n'a fait que 20 jours d'entraînement avec nous (en 2009) et Mike Piétrus n'a jamais joué pour moi. » Vincent Collet veut commencer rapidement. « J'ai l'idée de faire comme l'Espagne. Depuis que Sergio Scariolo est le coach, il sélectionne

son équipe avant le rassemblement. Après, il fait venir des partenaires d'entraînement qui sont les mieux placés pour parer à d'éventuels pépins. Ainsi, on gagne du temps pour pouvoir se concentrer dès le premier jour sur la construction du jeu, l'amélioration de l'équipe. On n'est pas pollué par des joueurs qui sont concentrés sur leur sélection plus que sur le fait de jouer ensemble. »

Traoré plutôt que Mahinmi

Au-delà de cette philosophie, la liste des 12 ne souffre pas beaucoup de discussions. La présence d'Antoine Diot, qui sort d'une saison mitigée, se justifie par sa complémentarité avec Parker et son superbe Euro 2009. « Je l'ai vu à Trévise, il a joué les trois jours, ça va plutôt bien », affirme le sélectionneur. Ali Traoré a été préféré au champion NBA Ian Mahinmi. Avec la présence de Noah, il est logique d'avoir voulu conserver un profil d'attaquant à l'intérieur, le Maverick présentant – en moins fort – les mêmes qualités que le Bull. Sinon, aux postes 2, 3 et 4, la priorité de Vincent Collet a été de prendre les meilleurs disponibles. La France n'a pas d'autre choix pour tutoyer l'excellence. Le retour de Mike Piétrus, absent depuis le Mondial 2006, vient de cette volonté. Avec l'arrivée de Noah et la confirmation Gelabale, ces trois-là peuvent-ils apporter ce qui manquait en 2009 ? « Je l'espère et j'en ai la conviction », note coach Collet. « Maintenant, le plus dur commence, il faut le montrer sur le terrain, mais ça nous donne des armes supplémentaires importantes. » Transformer le fantôme en réalité. ■

Thomas BERJOAN

Les 12 sélectionnés

Joueur	Club 2010-11	Pos.	Taille	Âge	Sél.
Tony Parker	San Antonio Spurs (NBA)	1	1,87	29	97
Antoine Diot	Le Mans Sarthe Basket	1	1,91	22	15
Yannick Bekolo	BCM Gravelines-Dunkerque	1-2	1,90	25	85
Nando De Colo	Power Electronics Valencia (ACB, Espagne)	2-1	1,95	23	47
Nicolas Batum	Portland Trailblazers (NBA)	2-3	2,01	22	30
Mickaël Piétrus	Phoenix Suns (NBA)	2-3	1,98	29	44
Mickaël Gelabale	ASVEL Lyon-Villeurbanne	3	2,00	28	50
Boris Diaw	Charlotte Bobcats (NBA)	4	2,03	29	122
Florent Piétrus	Power Electronics Valencia (ACB, Espagne)	4	2,00	30	120
Ali Traoré	Virtus Roma (Lega, Italie)	4-5	2,05	26	30
Joakim Noah	Chicago Bulls (NBA)	5	2,11	26	3
Ronny Turiaf	New York Knicks (NBA)	5	2,06	28	83

Les quatre remplaçants

Andrew Albicy	Paris Levallois	1	1,77	21	13
Fabien Causeur	Cholet Basket	2-1	1,93	24	13
Charles Lomahé-Kahudi	Le Mans Sarthe Basket	3	1,99	24	4
Kévin Séraphin	Washington Wizards (NBA)	5	2,06	21	-

JOIE ET DÉTRESSE

Stephen Brun (Nancy)

« RIEN À BRANLER DE MES STATS »

« J'ai été mauvais, je n'ai pas mis un panier. Mais franchement, j'aurais pu finir à 25 d'éval du moment qu'on est champion. S'il y a bien un match où j'en ai risu à branler de mes stats c'est celui-là. »

Tremell Darden (Nancy)

« JE CROIS AUX MIRACLES »

« C'est mon premier titre en France mais c'est mon troisième titre de champion en quatre ans. Je veux surtout remercier Jésus pour tout cela. En début de saison, les gens pensaient que nos chances de gagner un titre tenaient du miracle et bien moi je crois aux miracles. Je veux remercier mes coaches pour m'avoir donné la possibilité de montrer ce dont j'étais capable. Le staff a cru en moi, en mon talent, il m'a donné la chance de jouer et quand tu joues c'est tout ce que tu veux. Après, c'est à toi de prouver qu'ils ont fait le bon choix. Je veux rajouter que ce titre est aussi celui de Ralph Mimms. Il était là avec nous au début, il a fait partie de cette équipe comme les autres et a travaillé dur pour cela comme les autres. »

Fabien Causeur (Cholet)

« À DEUX DOIGTS DU TITRE »

« C'est toujours difficile de perdre sur un match parce qu'on s'entraîne depuis le 18 août pour ce match là. Il faut vraiment être bon le jour J et ce n'est jamais facile. Bon, en fait quand même une très belle saison, on passe à deux doigts du Top 16 d'Euroligue et à deux doigts du titre. On ne ramène pas de titre à Cholet mais qu'on avait l'équipe pour mais on a vraiment bien travaillé ensemble. »

Vule Avdalovic (Cholet)

« NANCY ÉTAIT MEILLEUR QUE NOUS »

« Nancy était meilleur que nous aujourd'hui. Ils méritent leur victoire. Nous n'avons pas joué à notre niveau. Ils ont shooté mieux que nous, défendu mieux que nous. Ils ont été meilleurs que nous et méritent d'avoir gagné. Que dire d'autre ? »

Mamoudou Diarra (Cholet)

« LA PIÈRE SAISON DE MA CARRIÈRE »

« S'il y a un match ne pas raté, c'est celui-là, cette finale ne revient pas tout ce qu'on a fait cette année. Personnellement, je préfère ne pas jouer une finale si c'est pour la perdre. À ma grande surprise, j'ai joué, alors que dans ma tête je m'étais préparé à ne pas rentrer comme c'est le cas depuis quelques temps. Les gens ne sont pas cons, ils savent que cette année il y a eu quelque chose... Je veux travailler cet été et rebondir fort pour effacer cette saison qui fut la pire de ma carrière. Et ça ne sera pas à Cholet, c'est certain. »

Propos recueillis par J.-S. et F.D.



LE CHAMPION AU TAPIS

TOUT ÇA POUR

Soutenu par 6.000 fans qui rêvaient du doublé, le champion sortant termine par une défaite, à un shoot près. Dépossédé de son titre et privé de place garantie en Euroligue, Cholet, malgré une superbe saison, est reparti de Bercy les mains vides.

Par Florent de JAMBERTERIE

« Au final, on retiendra quoi de cette saison ? Rien, parce qu'on n'a rien gagné. » La mine déçoute par l'issue du match, Luce Véhoce synthétise à sa manière la sa son cholet aise. Une jolie campagne européenne, une omnibus dans la ligue de la saison régulière acquise pour la deuxième année consécutive – une rareté en Pro A – et un sans faute en play-offs avec quatre victoires en quatre matches. Un parcours exemplaire, pour peu, ou presque. C'est tout le paradoxe de cette Pro A où dix mois de travail peuvent être balayés en quarante petites minutes, au grand dam d'Emron Kuntor. « Il n'y a aucun play-offs comme ça en Europe. C'est une Coupe de France (X, fus, geait l'entraîneur cholet, avant de pointer du doigt les onze jours d'attente de ses troupes depuis la demi-finale gagnée contre Gravelines. « Ça n'est pas une excuse, mais onze jours d'attente pour un match ! On commence à travailler

depuis le 18 août, on termine les demi-finales et puis on attend onze jours pour jouer un match. Ça, en tant qu'entraîneur, il n'y a aucune solution. On a remporté des matches au mieux, y compris à l'étranger, mais on n'a pas pu jouer. Au moins sur une série, il y a une compensation. Alors qu'avec ce format, c'est impossible de garder les joueurs en rythme. On s'est renvoyé à droite à gauche, aux États-Unis et tout ça. Onze jours d'attente pour jouer un match, ça n'existe pas ! Il y a des choses que l'on fait beaucoup mieux, normalement, individuellement et collectivement. Ça n'a pas marché, ça peut arriver. Et c'est parce que ce peut arriver que vous ne pouvez pas jouer tout le championnat sur un match ! »

« La consigne, donner la balle au joueur ouvert »

Faut-il y voir un lien avec le malaise de ses yeux (13,2%) aux shoots, dont 3/7 à

3-pts ? Impossible à trancher. L'historique somme d'exemples et de contre-exemples en la matière et le débat revient sur le devant de la scène chaque année à la même époque. C'est sûr et certain, c'est que Cholet n'a pas réussi sa première année à l'européenne. Le milieu-compresseur choletais, réputé pour pérorer son jeu et ses certitudes match après match, s'est effacé par moment pour laisser place à toute une série de tira forcés et d'actions prématurées. Il en va de même pour certains choix de coaching, pas forcément toujours bons se dit-on après coup. Mamoudou Diarra effectuait une expo lente rentrée (6 pts et 4 rbs en 11') ? Il ne mottra plus un pied sur le terrain en seconde mi-temps. Fabien Causeur excellait sur le troisième quart-temps ? Il est remplacé une bonne partie du dernier acte par DelMarcus Nee son, bien malade de soi-même (3/12). Le même Causeur se trouve d'ailleurs à la



Toute la déception des Choletais (ci-dessus, Fabien Causeur pourtant auteur d'une belle finale)

RIEN

remise en jeu lors du dernier shoot à l'ors que sa présence parmi les tireurs potentiels aurait peut-être pu bricoler les pistes au moment de savoir qui épaulerait pour la dernière cartouche. « J'ai respecté ce qui a demandé le coach qui m'avait dit de faire la remise en jeu », explique Fabien après le match. « La consigne, c'était de donner la balle au joueur ouvert mais personne ne l'était. Seul Sarney a réussi à se démarquer tout à la fin. » Pour l'issue que l'on connaît.

Cholet n'est venu mourir qu'à deux petits points. Preuve que le doublé était à portée de main. Une finale perdue, mais les honneurs, mais une finale perdue quand même. « C'est triste pour Cholet et pour les fans », conclut Meijs. « Ils nous ont soutenus tout au long de l'année, sans eux on n'aurait pas réussi une telle saison. » Samedi soir, après la finale, ces derniers sont rentrés au bercail comme leurs protégés. Les mains vides. ■

« Il n'y a aucun playoffs comme ça en Europe. C'est une Coupe de France ! »

Erman Kurter

Les finales à Bercy

Année	Champion (coach)	Finaliste (coach)	Score	MVP
2005	Strasbourg (Éric Girard)	Nancy (Jean-Luc Monschau)	72-60	Ricardo Greer
2006	La Mans (Vincent Collet)	Nancy (Jean-Luc Monschau)	93-88	Hüseyin Besok
2007	Roanne (Jean-Denys Cholet)	Nancy (Jean-Luc Monschau)	81-74	Marc Salyers
2008	Nancy (Jean-Luc Monschau)	Roanne (Jean-Denys Cholet)	84-53	Jeff Grear
2009	ASVEL (Vincent Collet)	Orléans (Philippe Hervé)	55-41	Amaro Sy
2010	Cholet (Erman Kurter)	Le Mans (J.D. Jackson)	81-65	Mickaël Gelabale
2011	Nancy (Jean-Luc Monschau)	Cholet (Erman Kurter)	76-74	John Linehan



L'ŒIL DE FRÉDÉRIC SARRE
« **LINEHAN, CE PETIT LUTIN** »

Champion de France 2003 avec Pau, l'entraîneur de Limoges nous livre ses impressions sur ces playoffs.



« Sur cette finale qui fut intense et engagée, je trouve que Cholet a subi, en quelque sorte, la pression du match en voulant absolument revenir trop rapidement à certains moments, avec moins de continuité que d'habitude, des actions moins construites, plus individualisées, en plus d'être resté sans efficacité à longue distance. Bref, Nancy a fait déjà jouer Cholet ou Cholet s'est précipité. C'est certainement un peu des deux. Mais ce qui est sûr c'est que défensivement, l'équipe de Nancy a été vraiment très cadrée et solide durant toute la partie et à ce titre, l'impact de John Linehan a été exemplaire.

Finalement lâchée, Linehan va venir dans les aides, va gratter des ballons... Il fait un vrai travail de sape. Aors parfois, il va faire des fautes, il va se faire lâcher par un spin mais il va revenir, encore et encore. Il te pourrit la montée de balle, il te pourrit l'organisation, il te pourrit le rythme du match. Quand on le voit à l'œuvre, on se dit que son surnom du Virus est bien trouvé. C'est vraiment un petit lutin qui a cette capacité à détruire la première ligne d'attaque. Derrière, c'est plus facile pour les autres de défendre fort.

La consistance défensive collective de Nancy sur l'ensemble du match a été remarquable. Cambien de tirs faciles Cholet

« Il te pourrit la montée de balle, il te pourrit l'organisation, il te pourrit le rythme du match »

Tout le monde le sait très bien, Linehan est un joueur qui a la capacité de détruire l'adversaire et de déstructurer le jeu adverse. D'abord, tu sais que ton équipe va mettre 1,5 ou 1,8 fois plus de temps que d'ordinaire pour monter la balle. En conséquence, le chronomètre des 24 secondes est bien réduit pour la mise en place de l'attaque placée. Ensuite, comme il met une grosse pression sur le porteur de balle, les autres joueurs peuvent aussi mettre une grosse pression sur leurs adversaires parce qu'ils savent très bien qu'il y a peu de chance que Linehan se fasse passer. Et puis quand la balle est

e-t-il au dans la raquette nancéienne ? Chaque fois qu'un mec amène la balle à l'intérieur, il y a six dix pieds nancéiens dans la raquette, avec du volume physique, de la hauteur... D'ailleurs, même si l'équipe de Cholet a pris beaucoup de rebonds offensifs sur ce match, elle a peu converti de deuxième chances, alors que cette équipe a la particularité de ne pas forcément avoir un grand pourcentage à l'extérieur mais de convertir beaucoup de rebonds offensifs en points faciles. Sur cette finale, Cholet n'a eu ni l'un ni l'autre. » ■

Propos recueillis par Florent de LAMBERTERIE